

## L'état présent de la littérature hébraïque

Aharon Amir

Volume 14, Number 6 (84), December 1972

L'écriture et l'errance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30591ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Amir, A. (1972). L'état présent de la littérature hébraïque. *Liberté*, 14(6), 134–143.

## *L'état présent de la littérature hébraïque*

Il peut arriver, qu'à Jérusalem, il fasse excessivement froid. C'était certainement le cas cet après-midi particulier de pluie et de vent, il y a deux ans à peu près. Le doyen des lettres hébraïques, Samuel Joseph Agnon, le seul écrivain israélien à être devenu jusqu'alors (en 1966) lauréat du Prix Nobel, était conduit, à l'âge de 82 ans, à son dernier repos bien mérité au vénérable cimetière juif du Mont des Oliviers.

La foule qui accompagnait sa dépouille n'était pas très grande, sans doute à cause du temps épouvantable. Elle était, pourtant, très impressionnante à plusieurs égards. Il y avait le chef d'Etat, le président Zalman Shazar, l'ex-premier ministre David Ben-Gurion, Golda Meir, premier ministre, et quelques autres vétérans encore actifs (ou non) dans la vie politique et le Parlement, la vie littéraire ou académique, ainsi que quelques figures publiques plus jeunes, tels le vice-premier ministre Yigal Allon, le maire de Jérusalem Teddy Koleck, le rabbin Goren, grand aumônier militaire, etc... La cérémonie en elle-même fut simple et brève malgré la présence apparemment inopportune d'ecclésiastiques en uniforme militaire ; la scène, cependant rappelait l'une de ces toiles majestueuses de musée, par exemple, représentant ces grandes cérémonies de l'Etat espagnol, telles qu'elles sont peintes par Vélasquez.

Quelqu'un d'assez familier avec le fond et les influences réciproques des personnalités de la scène israélienne aurait

pu voir une richesse dramatique dans ce kaléidoscope apparemment sans éclat de quelques dizaines de figures de premier plan venant de plusieurs champs de conflit et tous rassemblés pour faire « acte de présence » à l'inhumation de celui dont l'ampleur même de la vie et la portée des oeuvres pouvaient servir de commentaire vivant à leur propre carrière. En même temps, la cérémonie était imprégnée d'un doux pathétique qui semblait si bien convenir à ce vieux maître du demi-mot si mystérieusement poignant.

Nous partîmes, remontant la petite colline vers nos voitures et notre routine quotidienne. Il y avait là le poète A.Y. — avec ses 60 années, le parfait « bohémien » juif et artisan de vers extatiques et pleins d'énigmes — secouant sa tête ébouriffée, qui ne pouvait cacher son émotion et criait presque avec frénésie :

« C'est la fin... C'est la fin... Agnon ne sera plus là... parti, enlevé... fini... »

A quelques années de là, il se peut que la disparition de feu S.J. Agnon soit à la ligne de démarcation dans les annales du renouveau de la littérature hébraïque. Au moins quelques-unes des personnes rassemblées cet après-midi-là pour l'inhumation au Mont des Oliviers en étaient certainement conscientes, ainsi que le montrait la clameur de notre ami A.Y.

Agnon (né Czaczkes), qui a dominé la scène littéraire hébraïque pendant au moins les trente dernières années, représente l'ampleur et la profondeur même de l'expérience et de la civilisation juives traditionnelles de l'Europe de l'Est. Bien qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie adulte (et qu'il ait écrit la plupart de ses oeuvres) en Palestine après s'y être installé en 1906, et bien que le message et l'expression de ses oeuvres puissent le faire considérer comme aussi « moderne » et universel que n'importe lequel de ses contemporains à l'étranger, de Kafka jusqu'à Faulkner et Borges, son style et sa langue avaient, sans erreur possible, un caractère « juif », même lorsque ses caractères eux ne l'avaient pas. Presque tout le temps, les mêmes thèmes, valeurs et traditions, rites et symboles du judaïsme, revenaient comme une obsession. Ces dernières années, il agissait comme un sage

Juif d'antan, et on le prenait pour tel. Bien qu'il ait été très conscient de l'ambiguïté inhérente à sa position d'écrivain juif et de personne juive, cette image de lui-même n'était pas de la naïveté voulue ni simplement un jeu. Je lui demandai une fois, avec peut-être une pointe de bravoure de jeune, comment il pouvait concilier sa personnalité entière avec la calotte qu'il portait. Il a fait une pause en me lançant un regard plutôt acerbe et cita pour toute réponse le vieux proverbe d'un rabbin hassidique bien connu : « Rien n'est plus droit qu'une échelle penchée, rien n'est plus parfait qu'un coeur brisé. »

Avec le recul du temps, on peut reconnaître sans danger que tout ce que Agnon représentait et signifiait avait été, même du temps de son existence, largement anachronique en ce qui concerne l'étude locale de la scène israélienne en général. Qu'il ait été capable de surmonter ce fait tient principalement à son génie de poète et de conteur si extraordinaire, si redoutable et si captivant, et à l'architecture imposante de son oeuvre, d'autant plus impressionnante pour une société en pleine gestation qui vivait (au moins de façon métaphorique) dans des habitations d'un soir, improvisées et qui, (jusqu'à un certain point seulement) était sensible à l'attrait d'un style de vie passée avec, malgré des inconvénients certains, un sens cohérent et si tristement émouvant.

A cause de la disparition physique d'Agnon, une certaine réévaluation semble prévisible. Pas nécessairement de son propre achèvement littéraire, qui est peut-être appelé à grandir et à être le sujet d'études plus nombreuses et d'appréciations plus grandes, mais plutôt une réévaluation de sa place exacte dans l'évolution des écrits modernes hébreux.

En fait, tous les écrivains israéliens de valeur et de renom de moins de 60 ans aujourd'hui sont si radicalement éloignés du fond et de la mentalité d'Agnon, ou de n'importe quel auteur de même nature, qu'il serait extrêmement difficile d'imaginer, encore plus de prévoir, qu'Agnon ait une influence quelconque dans la formation de leurs oeuvres ultérieures. Quelques-uns, par accident, n'ont pu ou ne peuvent pas résister à la magie du style et de la technique d'Agnon,

mais on peut présumer que rien de plus du monde d'Agnon n'aura beaucoup d'influence sur eux.

L'écrivain israélien type, qu'il soit romancier ou poète, disons entre 25 et 50 ans, est un homme qui est né, ou du moins a grandi en Israël, servi dans l'armée et, s'il est assez âgé, pris part à l'une ou l'autre des organisations paramilitaires du « Yishuv » d'avant la création de l'Etat. Ce sera un homme qui, très souvent, aura vu quelques combats en 48, 56, 67 ou entre-temps. Il aura eu son éducation à Tel-Aviv ou Jérusalem, très fréquemment poursuivant ses études dans une université israélienne ou à l'étranger. Il n'est pas même nécessairement originaire de l'Europe centrale ou orientale, c'est-à-dire un « ashkenaz ». Quoique connaissant bien l'Ancien Testament, partie intégrante à la fois de l'éducation séculaire et de l'hébreu idiomatique, sans parler de la géographie, de la topographie d'Israël et de son histoire classique, c'est un homme du point de vue culturel, au plus très peu porté sur les couches plus récentes de ce qui représente l'héritage judaïque.

De plus, c'est le cas de quelques-uns, ce nouvel écrivain peut se montrer franchement opposé à cet héritage ou peut-être même « intéressé » d'une façon plutôt « objective » et impartiale. A l'exception de l'un ou l'autre de ses contemporains ou prédécesseurs, les influences littéraires et philosophiques de quelque signification qu'il a subies proviennent plus vraisemblablement de grands auteurs occidentaux du XX<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> plutôt que d'un groupe littéraire unique, formellement juif. On le découvre personnellement, *grosso modo*, quelles que soient nos attitudes idéologiques, dans des expériences « existentielles », expériences strictement juives ou non, qui étaient si cruciales en Israël dans la formation de la mentalité, des besoins spirituels, des goûts culturels des auteurs (ou lecteurs) antérieurs, non-autochtones. Bref, il se sentira comme un écrivain hébreu ou israélien purement et simplement, ou du moins agira comme tel, bien plus conscient de son rôle à jouer dans la culture locale et dans la société que soucieux de pouvoir contribuer à ce qu'on a appelé « la conscience juive » : il sera bien plus intéressé à avoir des rap-

ports avec les courants et développements mondiaux, que désireux d'avoir quelque impact sur la chaîne séculaire de la littérature juive.

Rien de tout cela n'aurait pu être dit au sujet du défunt S.J. Agnon ; ni de même d'aucun écrivain hébreu « typique » qui appartienne en gros à sa génération.

De même que cette différenciation est vraie pour les écrivains hébreux, elle peut l'être encore davantage lorsque l'on en vient à sonder les goûts, les attitudes et l'attention générale, irrésistiblement autochtone, des lecteurs hébreux ; incidemment, ils s'intéressent beaucoup moins que les auteurs eux-mêmes à la production littéraire locale, bien qu'apparaissent des signes évidents de progrès dans ce domaine, à un tel point qu'une partie des écrits récents arrive à se dépouiller de cette ancienne image d'une littérature étrangère chez elle hors de propos, consciemment lourde et pompeuse, et pour couronner le tout, d'une littérature imposée.

C'est d'une manière plutôt personnelle, j'espère pourtant pas complètement subjective, que j'ai présenté ce bref exposé de ce que je ressens être un aspect crucial, trop souvent dédaigné, de la scène littéraire en Israël. Il se peut qu'il ait été un net apport au problème général de l'émergence éventuelle d'une identité « israélienne » ou « hébraïque » d'envergure. Je sens qu'on ne devrait peut-être pas proposer ces conclusions ou implications supplémentaires, dans la mesure où l'on essaye de se limiter à une simple esquisse d'introduction générale à l'intention des « non-aficionados », sur la condition de la littérature hébraïque d'aujourd'hui, maintenant qu'Agnon n'y est plus...

En fait, cependant, lecteurs et écrivains hébreux à la fois sont à la recherche de leur attitude littéraire et, d'une façon plus large et plus vitale, de leur attitude culturelle. C'est un point dont un maître comme Agnon et bon nombre de ses contemporains, n'auraient presque jamais eu à s'occuper. La littérature américaine a pris plus de deux ou trois générations à se définir et presque le même temps pour devenir cette puissance dominante et vivifiante dans l'existence des hommes qu'elle est maintenant (pour le bien ou le mal). Sans doute,

il y a quelque corrélation entre le fait que l'Amérique se soit élevée au niveau d'agent principal dans les affaires mondiales et son rôle grandissant sur le royaume de l'expression artistique et littéraire. De même, il y a une corrélation évidente entre l'agrandissement de l'Empire élizabéthain et la floraison artistique pendant cette époque dans une Angleterre qui, incidemment, n'était pas beaucoup plus grande, en terme de population, qu'Israël ne l'est de nos jours.

Si l'on considère l'accession fulgurante d'Israël, après sa victoire éblouissante sur l'« Armada » des forces blindées et aériennes de l'Égypte et ses alliées pendant la guerre de Juin, au niveau tout à fait considérable de « micro-puissance », un fait inégalé de nos jours par aucun Etat de même taille, il ne faut pas exclure la possibilité d'une floraison imminente, de type Renaissance, des arts et de la littérature en Israël. Que dis-je ? quelques-uns prétendent même en sentir déjà l'approche enivrante. Pourtant, à l'instant, la scène littéraire semble plutôt inquiète, soucieuse, aboulique, divisée par les contradictions intrinsèques caractéristiques de l'émergence de l'Israël moderne comme phénomène socio-culturel.

Ce qu'il faut garder présent à l'esprit, dans notre effort à supputer le phénomène, c'est la dichotomie entre les faits rudes et violents de la vie d'Israël et cette sorte d'endoctrinement sanguinaire, pacifique et innocemment utopique qui a formé si largement le legs spirituel de ces jeunes, nés et élevés dans une Palestine d'un jour, sous Mandat. Ces jeunes ont créé les cadres, les bataillons des organisations para-militaires, et plus tard, de leur héritière, l'Armée israélienne que l'on considère, en général, comme l'épine dorsale de l'Israël d'aujourd'hui.

Ces jeunes ont grandi avec d'un côté des souvenirs vagues d'explosions meurtrières du fanatisme Arabo-Musulman dans les années 20, et avec des souvenirs d'événements plus récents, vécus pendant les longues périodes de révolte de 1936 à 39, et tout au long de la Deuxième Guerre Mondiale, événements qui les poussèrent en grand nombre à se mettre au service des différentes unités, principalement auxiliaires, de l'Armée britannique, et/ou de la Hagana, Palmach et autres

organisations clandestines dénommées « sécessionnistes ». D'un autre côté, ces jeunes furent élevés selon un programme intense d'endoctrinement, en partie transmis par le système d'éducation et, souvent, avec plus de succès, par tout un groupe de mouvements de jeunesse sionistes de gauche. Ce programme qui leur a été inculqué est apparu, au moins avec le recul du temps, être des valeurs et des concepts déplacés d'une société de jeunes dévoués, traditionalistes, conscients, puritains jusqu'à la naïveté, bucoliques convaincus d'un messianisme restreint, une société de jeunes, on serait presque tenté de dire, en perpétuelle adolescence naïve.

La jeunesse locale, comprenant aussi des éléments non conformistes, plutôt indociles, grandit ainsi dans une sorte d'« idéocratie » qui domine encore de façon significative, bien que quelque peu différente, l'Israël contemporain. Ces jeunes étaient conditionnés à être les produits et les soi-disant agents d'une idéologie fortement collectiviste, nommés à hériter, ou du moins assimiler, l'esprit sioniste de leurs conseillers, et ils devaient être les instruments de réalisation de leur prospérité séculaire respective. A l'origine, cependant, ils aidaient de façon secondaire les masses de pionniers juifs déterminés à atteindre le rivage promis, tout en échappant à la condition des Juifs d'Europe orientale et centrale, et qui se réjouissaient de reconquérir les marais et les déserts de cette terre d'Israël encore désolée et à demi mythique.

Ces jeunes étaient donc plus ou moins conditionnés tels les fameux « Lanciers de la Brigade légère » de Kipling à « réussir ou mourir ». Ils n'avaient pas à se demander « *pourquoi* », cette question avait déjà été résolue par les Pères fondateurs des idéologies respectives (d'inspiration étrangère bien que fortement orientées vers la Palestine) ou même par la vénérable histoire juive traditionnelle. Pour autant qu'il faille encore réfléchir on savait fichtrement bien que ces mêmes conseillers respectifs, et respectés, s'en chargeraient. En un sens, ils étaient très près de devenir la personnification du « Komsomoletz » idéal.

A long terme, c'était trop beau pour être vrai. La communauté repliée sur elle-même, comme dans un ghetto

d'ivoire, égocentrique, n'était et ne pouvait pas rester repliée sur elle-même dans ce splendide isolement. Après tout, il y avait beaucoup trop de facteurs en jeu, à l'intérieur et à l'extérieur, pour qu'une telle idéocratie si simple et utopique puisse se croire et encore plus demeurer inaltérable. Tant de gens, à l'intérieur et à l'extérieur à la fois, misérables et laids, intolérants par-delà toute mesure, n'auraient pas accepté de laisser cela ainsi, n'auraient jamais de leur vie accepté que cela arrive. Et pour couronner le tout, il y avait la nature humaine, cette ennemie invétérée de toute utopie.

Le « Yishuv » devenant l'Etat d'Israël, un corps politique pleinement épanoui, des souffles de rénovation ont rapidement balayé presque tout. Une économie de tendance rurale s'est tournée furieusement vers une tendance industrielle et technologique. Des embryons de formation militaires, primitives, maladroitement établies après hésitation et conduites rationalisées de l'extérieur se sont transformées en Armée de défense israélienne, l'une des machines de guerre les plus expérimentées et les plus modernes du monde ; en une force aérienne considérée comme aussi moderne et à l'avant-garde que toute autre, avec des programmes de recherche et de développement militaires à la hauteur. Un retardataire d'importance, le commandement du type laisse-moi-tranquille est arrivé, bon gré mal gré, à un contrôle conscient de sa puissance et à une appréciation assez complète de sa logique et de ses éléments. Des idéologues émouvants aux vues lointaines ont eu de plus en plus à faire place à des hommes de mains durs, efficaces mais sans violence ainsi qu'à des opérateurs pragmatiques et têtus. Les Prophètes ont dû céder la place aux Prêtres, et les Prêtres aux bureaucrates et entrepreneurs. Dans l'estime du public, le fougueux commandant d'hommes, le directeur résolu, l'investisseur plein de ressources, le savant réfléchi, le représentant éloquent, le diplomate raisonneur, le politicien de carrière, tous surpassèrent les hommes d'idées enflammés, les fonctionnaires à demi-conspirateurs, le demi-intellectuel autodidacte, le meneur de jeunes joyeusement informel, l'éloquent maître de dialectique et le monotone porteur de vérité révélée du genre don Quichotte.

En général donc, l'expérience contemporaine israélienne, malgré l'évidence d'éléments tragiques et pathétiques, fut une expérience "gagnante". On ne peut s'empêcher de faire avec l'Amérique des comparaisons qui semblent s'imposer. Malgré tout le respect dû à une vaste différence d'échelle, l'expérience israélienne s'est montrée tout à fait à la hauteur des records maintenant classiques des Etats-Unis ou d'autres sociétés dynamiques pionnières du Nouveau Monde. Bien que, dans notre cas, le processus ait été dramatiquement lié au sort des juifs européens, l'exode en masse de la communauté arabe palestinienne et le transfert des communautés séculaires de juifs orientaux après leur déracinement complet, et bien qu'il ait pris place au milieu de troubles sociaux, d'efforts permanents et des changements de valeurs pénibles, Israël est quand même arrivé à représenter dans un monde désordonné, presque sans espoir, de plus en plus vide de foi et de but, une image d'une société invinciblement pleine d'espoir, confiante dans la joie, dans un équilibre posé, manifestement appelée à un futur qui va s'améliorant.

La littérature, certes, par définition, ne peut avoir tout cela de confiance en elle-même, d'équilibre et de tenue à moins qu'elle ne soit brutalement forcée par quelque pouvoir que ce soit, et dans ce cas, bien sûr, on aurait du mal à la prendre encore pour de la littérature.

En Israël, on n'en était pas encore arrivé là heureusement. Les muses sont souvent laissées de côté, pour le bien ou pour le pire, ce qui fait que prosateurs et poètes, qu'ils soient jeunes ou d'un certain âge, ainsi que nombre d'intellectuels respectueux ont laissé libre cours à leur propre sens, très souvent authentique de frustration, d'impulsions désordonnées, de solitude et de deuil.

Le véritable réveil peut être au prochain tournant, comme nous le suggérons précédemment, mais nous considérons qu'il faudra qu'il attende un retour complet (très improbable) vers une culture judaïque traditionnelle ou l'occasion éventuelle (et apparemment inévitable) d'une identité nouvelle israélienne ou hébraïque, en pleine connaissance de son contexte national et culturel.

Mais là nous risquons de dépasser nos limites d'une introduction générale destinée à des « non aficionados », sur l'état présent de la littérature hébraïque...

AHARON AMIR